Die Sonne [Le Soleil]

de & mise en scène Olivier Py

en allemand surtitré

7 - 14 mars 2012
Théâtre de l'Odéon 6e

Location 01 44 85 40 40 / www.theatre-odeon.eu

Tarifs 32 € - 24€ - 14€ - 10€ (séries 1, 2, 3, 4)

Horaires du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h
relâche le lundi

Odéon-Théâtre de l'Europe
Théâtre de l'Odéon
Place de l'Odéon Paris 6e
Métro Odéon - RER B Luxembnourg

Service de presse
Lydie Debièvre, Camille Hurault
01 44 85 40 73 / presse@theatre-odeon.fr

Dossier et photographies également disponibles sur www.theatre-odeon.eu

Die Sonne [Le Soleil]

de & mise en scène Olivier Py

7 - 14 mars 2012
Théâtre de l'Odéon 6e

en allemand surtitré

---

traduction
Leopold von Verschuer
scénographie & costumes
Pierre-André Weitz
dramaturgie
Maurici Farré
lumières
Bertrand Killy
musique
Mathieu El Fassi

avec
Uli Kirsch
Sebastian König
Lucas Prisor
Ingo Raabe
Ilse Ritter
Mandy Rudski
Claudius von Stolzmann

production Volksbühne am Rosa-Luxembourg-Platz - Berlin

créé le 17 novembre 2011 *à la* Volksbühne am Rosa-Luxembourg-Platz - Berlin

Extrait

Axel dort maquillé en Dieu Pan. Joseph et Senta le regardent. Senta est enceinte.

JOSEPH
Il dort comme un enfant.

SENTA
Tu es rentré il y a longtemps?

JOSEPH
Ce matin.
Il est entré par la fenêtre, je pense. Il s'est couché dans mon lit.

SENTA
Au théâtre hier au soir, il s'est maquillé dans les loges, et il a collé ces cornes et la barbiche…

JOSEPH
Il écrit "On pourrait croire qu'il a dévalé les pentes de l'Olympe, au plus haut de l'été, et il a mordu dans un citron, il avait soif, la soif d'un Dieu, c'est la mesure du monde ! il a pêché un poisson qu'il a déchiqueté, il a encore du sang dans les dents…"

SENTA
Il a mordu le directeur du théâtre, tu ne sais pas ?

JOSEPH
"Et puis il se serait endormi repu de gloire, de soleil et de cruauté gratuite…" Cruauté gratuite, c'est bien ça. "L'ombre des oliviers balance sur son front."

SENTA
Le directeur ne trouvait pas la pièce assez politique alors il s'est approché et il lui a dit: " Je voudrais vous murmurer quelque chose à l'oreille …"

JOSEPH
Une corne a dû se briser dans la bagarre… "et la sueur de son front a auréolé les feuilles de figuier qui lui servaient d'oreiller. La terre est soulagée de le voir comme ça, dans le repos de sa passion avec cette respiration profonde, l'innocence des astres, l'innocence des fauves, l'innocence des incendies…" L'innocence des incendies, c'est bien, non ?

SENTA
Alors le directeur s'est approché et il lui a arraché un morceau d'oreille, et il lui a dit : "C'est assez politique ou vous voulez que je vous crève un oeil ?" Le directeur s'est armé de ce qu'il avait sous la main, l'extincteur, et il l'a poursuivi dans les loges…

JOSEPH
"Quand il dort, les bêtes viennent près de lui trouver le rythme fondamental, mais les hommes, eux, restent à distance, ils ne supporteraient pas son regard, ses paupières qui se soulèvent par allaitement du rêve, ce regard blanc et ce sourire cruel… Non, les hommes préfèrent l'épier à travers les persiennes ou dans le battement des draps qui sèchent aux fenêtres. O nous sommes si loin de l'alliance solaire et de l'été des promesses… Nous avons si peur de celui qui danse sa vie et qui n'a jamais été coupable." Ca, c'est bien…

Olivier Py, *Le Soleil*, acte I, Actes Sud, 2011

Die Sonne [*Le Soleil*]

Une troupe de théâtre, qui est aussi en partie une famille, voit son destin et ses désirs portés à incandescence par sa rencontre avec un étrange inconnu en qui se projettent ou s'incarnent toutes les énergies et les appétits de la jeunesse. D'où vient Axel, celui dont le nom même suggère que le monde entier est fait pour pivoter autour de lui ? Sexe, rire, beauté, poésie, création, Axel brûle, irradie, mord la vie à pleine bouche. Lorsque le rideau se lève, il porte le maquillage d'un dieu. Mais si soudain l'astre s'éteint, qui pourra lui rendre sa flamme ?... Après son portrait de Mitterrand, Py revient puiser à une source plus intime de son inspiration. Il a choisi de le faire en langue allemande, avec les acteurs de la Volksbühne (dont la magnifique Ilse Ritter qui fut dirigée par les metteurs en scène les plus illustres : Peter Stein, Peter Zadek, Christoph Marthaler...). Avec *Die Sonne*, on retrouvera des thèmes qui hantent Olivier Py depuis qu'il écrit pour le théâtre – et en particulier, tissé dans le motif de l'art comme exigence vitale, le fil rouge sang de la paternité.

En 2007, pour inaugurer son mandat et se présenter au public de l'Odéon, Olivier Py avait choisi de reprendre *Illusions comiques*. L'oeuvre paraissait écrite sur mesure pour introduire à la vie, à l'oeuvre et aux rêves d'un homme-orchestre de la scène, auteur, metteur en scène et interprète de son propre verbe.
À son univers aussi, où le théâtre et le réel, le pur et l'impur, l'ivresse du lyrisme et la dérision douce-amère ne cessent d'échanger leurs masques – et où, en conséquence, tous les extrêmes ne cessent de se toucher de très près : l'humilité n'y est pas moins folle que l'ambition, la passion s'y dénude comme l'amour, la certitude de la mort y accompagne comme une ombre la conviction de sa défaite inéluctable. Cinq ans plus tard, alors que son mandat s'achève, Olivier Py met en scène une oeuvre qu'il n'avait pas plus conçue comme conclusion qu'*Illusions comiques* n'était censé être une préface.

Et pourtant, à découvrir Axel, le héros du *Soleil* (ici présenté dans sa version allemande), on ne peut que songer au protagoniste des *Illusions*. L'un et autre triomphent par le théâtre, y puisent une énergie avec laquelle ils seraient prêts à soulever le monde. L'un et l'autre, comme à leur corps défendant, suscitent autour d'eux le désir, la fascination, l'appel à satisfaire toutes les questions et tous les besoins. Mais dans les *Illusions*, la tonalité était souvent ironique, voire narquoise, et le poète, en s'exposant, était le premier à rire de lui-même. L'atmosphère de *Die Sonne*, même zébrée d'éclairs burlesques, est plus grave : Axel, à cet égard, est plutôt le continuateur et l'héritier du héros éponyme du *Visage d'Orphée*, celui qui a "choisi au nom des hommes d'être toujours le veuf, toujours en marche". Comme lui, son voyage traverse le pays de l'épreuve et de la perte. Dans les deux pièces, la méditation sur l'existence doit affronter la mort d'un enfant. D'ailleurs, dans *Les Vainqueurs*, sa trilogie de 2005, Py avait déjà baptisé «Axel» l'un des trois principaux personnages – celui que le prologue désigne comme «le fossoyeur»… *Die Sonne* (*Le Soleil*) n'est pas pour autant une pièce sinistre. Simplement, elle accuse et durcit le trait qui sépare le trop-plein jaillissant de l'existence inspirée et l'accablement, l'hébétude même, de celui que l'expérience du néant est venue frapper de plein fouet.

L'oeuvre est divisée en autant d'actes qu'il y a de saisons. Les deux premières célèbrent le réveil, puis la plénitude des puissances de vie et de fécondité ; à l'automne et à l'hiver correspondent le doute, puis un désespoir qui paraîtra longtemps sans issue… Pourtant Axel, franchissant le solstice, va refermer le cercle du temps – ou tout au moins esquisser une telle fermeture, comme si la roue de fortune et d'infortune pouvait aussi tourner du désespoir vers l'exaltation à venir. Reprenant la route comme Orphée «toujours en marche», l'acteur-poète venu on ne sait d'où, né on ne sait de qui, redevient libre en rompant tout lien : «il court dans la rue», indique l'ultime didascalie. Son départ sans adieu, et tout semblable à une fuite, est comme le suprême don qu'il pouvait faire à ceux qui l'ont aimé : celui d'une absence à laquelle manquera toujours la conscience qu'il y eut une dernière fois, un dernier visage, de dernières paroles – l'absence d'un «homme aux semelles de vent», comme le disait Verlaine de Rimbaud, d'un être voué à se perdre au loin en léguant à son seul sillage tout son éclat, et qui ne pouvait que passer – à tombeau ouvert.

Daniel Loayza

Chair

Lassés d'être des dieux, périodiquement les hommes se ressouviennent qu'ils sont hommes, et ils se mettent à exalter cette condition d'hommes comme si elle était supérieure à celle des dieux. Je ne sais si on a déjà observé que, de tout temps, à l'instant où les hommes se reconnaissent seulement comme tels et rien de plus, la civilisation à son tour s'effondre, comme s'il fallait à la vie du monde, pour qu'elle puisse se tenir à la suprême hauteur de son destin, le soutien de l'imagination exacerbée des hommes. Les crises d'humanisme, avec un remarquable parallélisme, correspondent toujours aux crises de la civilisation. La coïncidence, il faut bien le dire est étrange. Quand létat de la civilisation est déjà désespéré, que l'idée de culture est en voie de totale régression, les hommes alors, se mettent à parler d'humanisme, comme si l'homme avait pouvoir d'échapper à la Nature, comme si l'anarchie dominante n'avait eu avant tout pour cause cette idée étriquée et avilissante de l'homme qui, à travers les siècles, n'a cessé de se camoufler sous le terme d'humanisme : de l'humanisme de la Renaissance à l'humanisme matérialiste d'aujourd'hui.

Antonin Artaud, *L'éternelle trahison des blancs,* 1936

Faire pleurer à nouveau leur mort

Les Indiens Kutonaqas de la Colombie britannique adorent le soleil et lui sacrifient leurs nouveaux-nés. Quand une femme est grosse, elle fait une prière au soleil et dit : “Je suis enceinte ; quand mon enfant sera né, je te l’offrirai. Aie pitié de nous !” On espère ainsi assurer la santé et le bonheur de la famille. Chez les Indiens Coast Salish de la même région, on sacrifie souvent le premier enfant au soleil pour assurer la santé et la prospérité de la famille entière. Les Indiens de Floride sacrifiaient leurs premiers enfants mâles. Jusqu’au début du XVIIIème siècle, chez les Indiens de la Caroline du Nord, on pratiquait une cérémonie remarquable qui s’explique tout naturellement, semble-t-il, comme une modification d’une coutume plus ancienne consistant à mettre à mort le fils du roi, peut-être en guise de substitut de son père. Voici comment la décrit un écrivain de cette époque : “Il existe chez eux une coutume ou cérémonie étrange, pour commémorer les persécutions et la mort des rois, leurs ancêtres, tués par leurs ennemis à certaines époques et en particulier quand les sauvages, après avoir fait la guerre à quelque nation, reviennent sans ramener de prisonniers de guerre et sans rapporter de têtes d’ennemis. En souvenir perpétuel de tous ses prédécesseurs, le roi fait battre et blesser le plus chéri de tous ses enfants, au moyen des mêmes armes qui tuèrent autrefois ses ancêtres, et cela dans le but de rouvrir la blessure et de faire pleurer à nouveau leur mort.”

James George Frazer : *Le Rameau d’or. Le Dieu qui meurt,* trad. fr. Pierre Sayn, Robert Laffont (coll. Bouquins), 1998, t. 2, p. 129.